

Éditorial

Frédéric Guelton



Éditeur

Service historique de la Défense

Édition électronique

URL : <http://rha.revues.org/7257>

ISBN : 978-2-8218-1124-9

ISSN : 1965-0779

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2011

ISSN : 0035-3299

Référence électronique

Frédéric Guelton, « Éditorial », *Revue historique des armées* [En ligne], 264 | 2011, mis en ligne le 26 juillet 2011, consulté le 02 octobre 2016. URL : <http://rha.revues.org/7257>

Ce document a été généré automatiquement le 2 octobre 2016.

© Revue historique des armées

Éditorial

Frédéric Guelton

- 1 Depuis une dizaine d'années maintenant la *Revue historique des armées* consacre annuellement un de ses numéros aux relations militaires que la France entretint, au cours des siècles, avec un autre État. Celui consacré aujourd'hui aux relations entre la France et la Grande-Bretagne occupe une place particulière. L'Angleterre, avant la Grande-Bretagne, n'est-elle pas, comme l'évoque Philippe Chassaing « l'ennemi héréditaire » depuis la guerre de Cent Ans et la mort de Jeanne d'Arc sur le bûcher par la volonté des Anglais. « Heureusement », comme il l'écrit en substance, « les choses sont plus complexes ».
- 2 Si, d'un point de vue français, l'ennemi héréditaire avait été cet « Anglois » qu'il fallait « bouter hors de France », que faudrait-il penser de la place occupée, dans l'histoire de France, par la Maison des Habsbourg, de Marie-Antoinette guillotinée à la Double-Monarchie démantelée, et à celle occupée par les *Reich* allemands, de Bismarck à Hitler ? Et d'un point de vue britannique, que faudrait-il penser de la place occupée par l'Espagne « très catholique », la Russie autocratique menaçant les détroits ou encore l'Allemagne attirée par la *Weltpolitik* et ayant la prétention de se doter d'une marine de guerre à la hauteur de ses ambitions. En fait, les différents articles du dossier montrent, dans la foulée des réflexions fondamentales de Philippe Chassaing et de Robert Tombs sur la notion d'ennemi héréditaire, que les études historiques binationales ne trouvent leur pertinence et leur intérêt que lorsqu'elles sont, comme c'est le cas ici, enchâssées dans des ensembles spatiaux plus vastes, régionaux et souvent mondiaux. Ils nous montrent également que la contextualisation historique est essentielle afin de ne pas sombrer dans l'anachronisme le plus indigent comme ce fut le cas avec la propagande collaborationniste lors des bombardements alliés sur Rouen pendant la Deuxième Guerre mondiale. Ils nous montrent enfin, à travers une réflexion sur « l'autre », que l'histoire des perceptions comme celle des représentations sont essentielles à une pensée historique d'ensemble. Si tel n'était pas le cas, il importerait peu, comme le montra magistralement le regretté Jean Vanwelkenhuyzen, que Paul Reynaud ait négligé de rendre compte à Paris, avec toute la précision nécessaire, de son voyage à Londres et de l'annonce qui lui fut faite de la nécessité d'envisager une évacuation alliée depuis Dunkerque, puisque la

propagande du moment puis celle du gouvernement de Vichy utilisèrent l'opération « Dynamo » pour dénoncer « la perfide Albion ». Il importerait tout aussi peu, et pour les mêmes raisons, de lire la correspondance privée de l'amiral Somerville au moment de Mers el-Kebir et de voir en quels termes elle traduit son désarroi et son incompréhension face à la mission qu'il a reçue et aux ordres qu'il a exécutés, la mort dans l'âme. Il n'en est heureusement rien car l'histoire des représentations est autant une étape qu'une fin en soi.

- 3 Lorsqu'elle se veut fin en soi, elle permet de comprendre comment naissent et prospèrent les stéréotypes, comment ils sont utilisés, comment ils évoluent, s'ancrent dans les mentalités, deviennent des réalités ou disparaissent. Lorsqu'elle n'est qu'une étape, elle ouvre la voie à de nouveaux questionnements pour quiconque souhaite approfondir sa connaissance du passé et mieux comprendre son influence sur le présent. C'est ce vers quoi tendent, en définitive, les différents articles du dossier avec, outre les deux auteurs déjà cités, Elizabeth Greenhalgh, Daniel Hucker, Martin Thomas, William Philpott, Aude Nicolas et Max Schiavon, lorsqu'ils abordent, explicitement ou implicitement, la notion de puissance dans sa dynamique historique. On découvre, à Londres comme à Paris, une véritable identité de vue dans la perception de sa propre puissance, dans la difficulté, voire le refus, à en percevoir l'érosion historique, avec l'exemple emblématique de la crise de Suez, puis dans la compréhension de la nécessité de travailler ensemble pour tenter de l'endiguer. Apparaît alors une difficulté majeure chez les deux peuples, celle de la nécessité de surmonter des stéréotypes séculaires qui continuent à altérer la perception de l'autre dans le monde actuel.